



PAUL AUSTER

LA PIPE D'OPPEN

Essais, discours, préfaces

traduits de l'américain par Céline Curiol,
Christine Le Bœuf, Emmelene Landon et David Boratav

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Au fil de ces quatorze textes, Paul Auster rend hommage à une constellation de créateurs dont la rencontre, à travers leurs œuvres et, parfois, dans la vie réelle, a durablement marqué son propre parcours d'écrivain.

Si le livre salue des auteurs américains aussi prestigieux que Nathaniel Hawthorne ou Edgar Allan Poe, la créativité d'un Joe Brainard telle que l'exprime son célèbre *I remember* (qui servit de modèle au *Je me souviens* de Perec) ou la mémoire d'un George Oppen, figure tutélaire de la poésie américaine, la plupart de ces textes s'attache à payer également tribut aux écrivains français qui ont contribué à faire de Paul Auster (lui-même, un temps, éminent traducteur du français) "le plus européen des écrivains américains" : du grand poète Jacques Dupin auquel le lia une longue et profonde amitié à l'effervescent Georges Perec aussi inventif que sensible, sans oublier André du Bouchet et sa poésie virulente ou Alain Robbe-Grillet, personnalité jubilatoire et écrivain libérateur.

Dans un entretien accordé à *The Paris Review*, Paul Auster évoque également sa propre pratique de l'écriture, insistant sur sa foi inébranlable dans le roman en tant que genre majeur, sans pour autant nier les vertus du septième art tel que l'incarne son ami Jim Jarmusch, dont il qualifie l'un des films, *Night on Earth*, de véritable poème sur New York.

Arts poétiques multiples, infinie variété des tempéraments mais identique engagement vis-à-vis de la création : à travers l'évocation de tant de figures bien-aimées, Paul Auster célèbre avant tout les pouvoirs fédérateurs de l'art s'efforçant d'interpréter et d'éclairer le texte éternellement énigmatique que délivre le monde.

PAUL AUSTER

En France, toute l'œuvre de Paul Auster est publiée chez Actes Sud.

Voir les titres du même auteur en fin d'ouvrage.

Illustration de couverture : Jonathan Wolstenholme, *Cross References*, 2003.

© Private Collection / Bridgeman Images

“Lettres anglo-américaines”

© Paul Auster
pour le texte américain

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06194-4

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2016
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-1286-1

PAUL AUSTER

La Pipe d'Oppen

essais, discours, préfaces traduits de l'américain
par Céline Curiol, Christine Le Bœuf,
Emmelene Landon et David Boratav

ACTES SUD

LA PIPE D'OPPEN

Il y a quelques mois, j'ai trouvé cette lettre dans une boîte contenant d'anciens textes inédits. Elle est adressée à une personne du nom de Michael, qui m'avait demandé d'écrire quelque chose sur George Oppen dans les semaines ou les mois qui suivirent la mort du poète. Je peux dénombrer trois Michael différents, susceptibles de me l'avoir demandé, mais je ne parviens plus à me rappeler lequel d'entre eux le fit. Je ne vois pas bien pourquoi je n'ai pas envoyé la lettre, mais je suppose que ce fut parce que mes mots me semblaient insuffisants...

2012

Brooklyn, 24 octobre 1984

Cher Michael,

Depuis que tu m'as téléphoné, il y a deux mois, j'essaie de rédiger quelque chose sur le travail de George – mais cela ne va nulle part semble-t-il. Sa mort est trop récente pour moi, je crois, et elle ne cesse de faire obstacle. Dieu sait que son travail est important pour moi – plus important que presque tous les poètes américains que j'ai lus – mais après

tout, son œuvre existe et elle continuera d'exister quoi que je dise. Elle n'a pas besoin de George pour survivre. Dès lors qu'elle fut écrite, jamais elle n'en eut besoin.

Néanmoins, il est important que tu saches que je porte ses poèmes en moi, et au fil de toutes ces années, certaines de ses petites phrases et expressions inoubliables ont continué de me venir à l'esprit, encore et encore – juste comme ça, sans que j'en connaisse la raison, déferlant soudain en moi, auréolées de leur beauté simple et intense –, de résonner au-dedans de moi, sans doute pour la simple raison qu'elles sont inoubliables.

Par exemple :

*Comme une mer étale
C'est ici que nous sommes, étendues vides
Vides de nous-mêmes*

Par exemple :

*Les voitures familiales dans la rumeur
Diffuse des vivants
Le vacarme du développement auquel nous devons
Ce que nous possédons. Nous ne pouvons pas nous
réconcilier.
Nul n'est réconcilié, bien que nous émergions
Ensemble du sol.*

Par exemple :

*En fin de compte l'air
Est la lumière nue du soleil dont il faut extraire
Les objets de valeur lyriques.*

Par exemple :

– Sara, petite graine,
Minuscule, violente, diligente graine, allons, regardons le monde
Étincelant : cette graine parlera,
Max, prononcera des mots! Il n'y aura pas d'autres mots au monde
Que ceux que prononceront nos enfants.

Par exemple :

Avec quoi croyons-nous
Vivre? Réponds.
N'invente pas – réponds, simplement – toutes
Ces tentatives versifiées

Par exemple :

Temps
De la planète
Sang d'une pierre, la vie
D'une pierre morte digue. Mère
Nature! puisque nous découvrons que les autres sont
Aussi abandonnés que nous et par là même frères.

Par exemple :

Impossible de douter du monde : il est visible
Et étant irrévocable
Ne peut être compris. Je crois ce fait mortel*.

Pour l'heure, le mieux que je puisse faire est de partager quelques souvenirs. Non que mon amitié

* Toutes les citations sont tirées de George Oppen, *Poésie complète*, traduit de l'américain par Yves di Manno, José Corti, 2011. (N.d.T.)

avec George ait été très intime – ce n’était pas, non plus, une amitié superficielle –, mais je l’ai côtoyé suffisamment souvent et ai reçu suffisamment de lettres de lui pour avoir une idée de qui il était.

Nous avons débuté une correspondance en 1973. J’habitais encore en France à cette époque – au fin fond de la campagne où je travaillais comme gardien dans une vieille ferme du Var. Il se trouva qu’il s’agissait justement de la région où George et Mary avaient autrefois résidé, ce qu’il ne manqua pas de mentionner dans sa première lettre. “Ton adresse, écrivit-il. Var. To Publishers a précédé l’Objectivist Press : Mary et moi, en quête d’un imprimeur pas cher et d’un endroit pour vivre à peu de frais (1930), avons trouvé l’imprimeur à Toulon, et la maison au Beausset dans le Var.

Une maison dans les vignes, depuis longtemps inutilisée sauf pour les vendanges, à l’écart de la route conduisant au Beausset par l’ouest. Nous l’avons vue, toujours là (largement restaurée et très jolie, mais elle l’était déjà en 1963 (grosso modo).

((nous avons publié *A Novelette and Other Prose* de Williams, *Comment lire* de Pound, *The Objectivist Anthology* –

(note historique)

((et avons aimé, et aimerons toujours, le Var. ((et j’ai atterri avec la 103^e division à Marseille, 1943))”

C’était un bon début de toute façon – un lien au travers d’un lieu, comme si j’étais entré par hasard dans la vie de George quarante ans auparavant, et je pense que cela signifiait quelque chose pour lui, signifiait quelque chose pour l’un comme pour l’autre. En

parcourant ces lettres aujourd'hui, je découvre qu'il évoque le Var à un autre endroit – et probablement les clichés que je lui avais envoyés après mon retour à New York en 1974. “Cher Paul, commence-t-il, nous sommes heureux d'avoir reçu les photos – le sentier à travers champs nous ramène au Beausset – j'ai eu l'impression de sentir l'air du Beausset.”

Nous ne nous sommes rencontrés qu'au printemps 1976 et ce qu'il me reste surtout de cette rencontre, ce sont de petits détails – des fragments minuscules. La raison pour laquelle ces derniers ont pu sembler importants demeure pour moi un mystère, en tout cas ils sont restés quelque part dans mon cerveau, et chaque fois que je pense à George, ce sont ces souvenirs qui me reviennent en premier. La manière dont il se tenait en faisant la vaisselle dans sa cuisine, par exemple, la première fois où je suis entré dans sa maison de Polk Street – paré de gants en caoutchouc roses, les bras dans la mousse jusqu'aux coudes. Pas vraiment l'attitude d'un vénérable poète censé impressionner un jeune admirateur, mais George n'a jamais joué à ce jeu-là avec personne. Plus tard ce jour-là (ou peut-être était-ce un autre jour, peu après), nous sommes tous sortis pour une promenade. C'était un après-midi rude et froid, et comme George n'avait pas de manteau assez chaud, il prit le premier qui lui tombait sous la main – lequel appartenait à sa nièce, Andy, un manteau très féminin et raffiné avec son col et ses manchettes en fourrure. George l'enfila sans la moindre hésitation (pour ajouter à l'incongruité, il était en outre beaucoup trop petit pour lui) et sortit dehors avec nous tous. Ce qui m'impressionna le plus fut qu'il n'y fit aucune allusion. Tout

autre homme, à sa place, aurait été gêné – et aurait plaisanté pour masquer son embarras. Or, non seulement George ne dit rien, mais il sembla même ne rien remarquer. Un incident mineur, sans nul doute, mais qui révèle en même temps quelque chose d'essentiel sur George : le peu de souci qu'il avait de lui-même, son indifférence absolue aux apparences. Et lorsque je parle d'apparences, je ne fais pas seulement référence à l'habillement.

Je séjournais chez un ami à Berkeley ce printemps-là, et peu de temps après avoir rencontré George, je me fis mal au cou lors d'une collision inopinée en jouant au softball. Un matin, alors que je me tenais sur le porche de la maison de mon ami, le cou dans une minerve, George apparut au bout de la rue, avançant d'un pas nonchalant, un bâton de marche dans sa main droite. Nous échangeâmes des salutations un peu étonnées, puis George expliqua qu'il allait voir une sorte de guérisseuse, une femme qui avait été recommandée à Mary. (Les problèmes de mémoire avaient déjà commencé, mais ce n'était que le début – et les symptômes n'étaient pas encore très sévères.) Au vu de l'état de mon cou, avait déclaré George, peut-être que cette femme pourrait faire quelque chose pour moi aussi, alors pourquoi ne pas l'accompagner? Nous partîmes donc tous les deux pour chercher ensemble la femme aux miracles. Nous trouvâmes la maison sans beaucoup de difficultés, mais quand George sonna à la porte, personne ne répondit. Nous essayâmes de nouveau mais rien ne se passa, et il devint vite évident que personne n'était là. C'est alors que, le regard soudain perplexe, George me demanda quel jour nous étions.

“Mercredi”, dis-je. “Voilà pourquoi elle n’est pas là, dit-il. J’avais rendez-vous mardi.”

Cette histoire revêt pour moi de terribles implications à présent – mais à l’époque, même George la trouva comique. Je me rappelle la manière dont il se moqua de lui-même puis oubliâ l’incident, estimant que cela pouvait arriver à n’importe qui.

Un an ou deux ans après, George et Mary vinrent à New York pour un court séjour. Ils occupaient l’appartement d’un ami à Brooklyn Heights et je m’y rendis un soir pour dîner, accompagné de ma femme et de mon fils qui était encore bébé. James Weil (l’éditeur d’Elizabeth Press) avait passé l’après-midi avec eux et, lorsque nous arrivâmes, il était encore là. Peut-être à cause de la présence du bébé ou, peut-être, de la manière chaleureuse dont George et Mary nous accueillirent – en tout cas, pour une raison ou pour une autre, Jim s’imagina que nous étions parents. Il est vrai que George et moi nous ressemblions un peu physiquement (notre teint foncé) et que Mary et ma femme partageaient certains attributs physiques (leur taille, leur blondeur), mais même après que nous eûmes essayé de le convaincre que nous n’étions que des amis, il refusa de le croire, persuadé que nous le faisons marcher, et rien ne put le faire changer d’avis. Il s’agit, là encore, d’un détail anodin, presque trop anodin pour être même mentionné. Mais lorsque j’y pense, je suis touché de ce que l’affection que nous éprouvions l’un pour l’autre eût été si évidente – de ce que, au regard d’un tiers, nous eussions l’air d’appartenir à la même famille.

Plus tard encore, en 1980, je conçus le projet d'interviewer George pour la *Paris Review*. Je cherchais une excuse pour le revoir et cela semblait aussi un bon moyen de faire connaître sa poésie au sein d'un cercle différent – de présenter son travail à un nouveau groupe de lecteurs. La *Paris Review* accueillit l'idée de façon plutôt enthousiaste et lorsque j'écrivis à George pour le lui proposer, telle fut la réponse qu'il me fit :

Cher Paul,

Très tentant – l'agréable perspective de te revoir et de discuter. Ce qui m'inquiète est la question de savoir si je suis ou non capable de dire quelque chose que je n'ai pas déjà dit. Et mon état de santé en ce moment qui ressemble fort, hélas, à de la sénilité – je ne suis pas très brillant ces temps-ci et je n'ai rien écrit depuis Primitive.

Ce n'est pas que je craigne d'être moins que brillant : je trouve que mon seul recours est d'admettre, pour moi-même comme vis-à-vis des autres, que dans des rues familières je n'arrive pas à retrouver le chemin de chez moi. Non que je cherche à nier ce fait mais "Hélas, aujourd'hui roi, demain rien".

Il me ferait ainsi qu'à Mary extrêmement plaisir de te parler toutefois.

Je ferai de mon mieux si tu es décidé.

J'étais décidé et, en février 1981, je pris l'avion pour San Francisco. George et Mary vinrent me chercher à l'aéroport et je passai les jours suivants chez eux. Le déroulement de ces journées n'est plus du tout clair pour moi à présent. Je me souviens d'avoir bu du champagne un soir au dîner. Je me

souviens de plusieurs promenades – et d’avoir été assis sur un banc avec George alors que Mary accompagnait leur petit chien jusqu’au bout de la jetée. Il y eut aussi cette matinée où nous allâmes tous au YMHA*. Le médecin avait recommandé à George de faire de l’exercice et Mary aimait nager dans la piscine. Cela faisait partie de leurs habitudes et il n’y avait aucune raison d’en changer parce que j’étais là. En arrivant au centre, Mary se dirigea vers le vestiaire des femmes, et George et moi vers celui des hommes. Hormis les baskets qu’il avait chaussées pour l’occasion, George portait ses vêtements habituels (un cardigan, une chemise au col ouvert, un pantalon confortable) et je m’imaginai donc qu’il prévoyait de se changer pour se mettre en tenue de sport. Pourquoi, sinon, m’aurait-il emmené jusqu’aux vestiaires? George se dirigea vers un casier, s’arrêta devant et en ouvrit la porte. Au lieu de l’équipement que je m’attendais à découvrir à l’intérieur, il n’y avait rien, le casier était vide. George sortit alors sa pipe de sa poche, la plaça précautionneusement sur l’étagère et referma la porte. “OK, déclara-t-il. Allons-y.” Ce fut tout. Le casier était pour sa pipe – et pour sa pipe exclusivement.

C’était une pipe de maïs ordinaire, le genre de pipe que l’on trouvait à une époque sur présentoir au comptoir de tous les tabacs des États-Unis. La pipe du peuple, qui se vendait un ou deux dollars – de forme grossière, inélégante mais solide. George et sa pipe voyageaient toujours ensemble, sauf quand il la rangeait dans son casier pour faire trois fois par

* Young Men’s Hebrew Association. (*N.d.T.*)

semaine ses exercices de gym. Lesquels n'étaient d'ailleurs pas indispensables, ou tout du moins pas vraiment utiles dans la mesure où George était en très bonne forme et où, même passé soixante-dix ans, il était svelte, droit avec toute la force et l'allure d'un jeune homme. Son esprit en partance ne pouvait être sauvé grâce à un ballon de gymnastique.

Toutefois, lors de cette visite en 1981, il était en bien meilleure forme que ce à quoi je m'attendais. Contraint, à certains moments, de chercher ses mots, il faisait preuve, à d'autres, d'une vive intelligence et émettait spontanément des remarques tout aussi précises et drôles que tout ce que j'avais entendu de sa part auparavant. Si l'interview ne fut pas un succès, George n'en fut pas responsable. Seule ma bêtise en fut la cause. J'avais préparé une liste de questions mais lorsque le magnétophone commença à tourner, je fus saisi par l'impression que ces questions étaient stupides au plus haut point. Ma voix se mit à trembler ; je peinais à articuler. Nous passâmes tous trois plusieurs heures (trois ou quatre je crois, réparties sur plusieurs sessions) assis autour de la table de la cuisine, et George et Mary firent tous deux de leur mieux. Mais parce que je les connaissais et parce qu'ils m'importaient, parce que le lien que j'avais avec eux allait au-delà de la poésie, jamais je ne parvins à adopter l'attitude qui sied à un intervieweur, laquelle requiert, pour insister sur les questions difficiles, une forme de détachement et d'insensibilité dont j'étais dépourvu. Le résultat fut donc médiocre – la redite de commentaires que George avait déjà faits dans d'autres interviews par le passé assortie de descriptions d'événements que

Mary avait déjà mentionnés dans son autobiographie. Y penser aujourd'hui m'attriste. Non parce que j'ai échoué – mais parce que c'était une mauvaise idée à la base. Le fait que c'était la dernière fois que je voyais George avant sa mort n'arrange rien.

Je n'ai écouté les enregistrements qu'une fois – peu de temps après être revenu à New York. Je me rappelle avoir été surpris d'entendre le pépiement de canaris en arrière-fond. Ils vivaient près de la fenêtre de la cuisine de George et Mary – et pendant que nous parlions ce jour-là, ils chantaient derrière nous. Sur la bande, le bruit était si fort qu'on aurait dit que la discussion se tenait au beau milieu d'une forêt. La cassette est rangée dans un tiroir de mon bureau depuis trois ans et demi. Je n'ai pas de lecteur, mais même si j'en avais un, je doute que j'aurais le courage de la réécouter. Sur l'étagère à droite de mon bureau, il y a une gravure réalisée par Mary à l'époque de ma dernière visite – l'œuvre est petite, pas plus de sept centimètres sur sept. Elle représente quatre petits oiseaux et je la garde à cet endroit comme une sorte de talisman. Chaque fois que je pose les yeux sur elle, je réentends les canaris. Je les entends qui chantent dans le tiroir et, petit à petit, la pièce tout entière se remplit de leur musique.

Traduit de l'américain par Céline Curiol.

*In The Oppens Remembered edited by Rachel Blau
DuPlessis (University of Arizona Press, 2015).*

